**Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer***,

Deuxième partie, Livre Quatrième, chapitre I, 1866.

Gilliatt, un pêcheur solitaire, robuste et rêveur, a bravé pendant des heures la tempête pour rejoindre l'épave de La Durande, un bateau à moteur. Tandis que la mer s'apaise, il cherche de quoi se nourrir. À la poursuite d'un gros crabe, il s'aventure dans une crevasse.

|  |  |
| --- | --- |
| 5101520253035 | Tout à coup il se sentit saisir le bras. Ce qu'il éprouva en ce moment, c'est l'horreur indescriptible.Quelque chose qui était mince, âpre, plat, glacé, gluant et vivant venait de se tordre dans l'ombre autour de son bras nu. Cela lui montait vers la poitrine. C'était la pression d'une courroie et la poussée d'une vrille1. En moins d'une seconde, on ne sait quelle spirale lui avait envahi le poignet et le coude et touchait l'épaule. La pointe fouillait sous son aisselle. Gilliatt se rejeta en arrière, mais put à peine remuer. Il était comme cloué. De sa main gauche restée libre il prit son couteau qu'il avait entre ses dents, et de cette main, tenant le couteau, s'arc-bouta au rocher, avec un effort désespéré pour retirer son bras. Il ne réussit qu'à inquiéter un peu la ligature2, qui se resserra. Elle était souple comme le cuir, solide comme l'acier, froide comme la nuit. Une deuxième lanière, étroite et aiguë, sortit de la crevasse du roc. C'était comme une langue hors d'une gueule. Elle lécha épouvantablement le torse nu de Gilliatt, et tout à coup s'allongeant, démesurée et fine, elle s'appliqua sur sa peau et lui entoura tout le corps. En même temps, une souffrance inouïe, comparable à rien, soulevait les muscles crispés de Gilliatt. Il sentait dans sa peau des enfoncements ronds, horribles. Il lui semblait que d'innombrables lèvres, collées à sa chair, cherchaient à lui boire le sang. Une troisième lanière ondoya hors du rocher, tâta Gilliatt, et lui fouetta les côtes comme une corde. Elle s'y fixa. L'angoisse, à son paroxysme3, est muette. Gilliatt ne jetait pas un cri. Il y avait assez de jour pour qu'il pût voir les repoussantes formes appliquées sur lui. Une quatrième ligature, celle-ci rapide comme une flèche, lui sauta autour du ventre et s'y enroula. Impossible de couper ni d'arracher ces courroies visqueuses qui adhéraient étroitement au corps de Gilliatt et par quantité de points. Chacun de ces points était un foyer d'affreuse et bizarre douleur. C'était ce qu'on éprouverait si l'on se sentait avalé à la fois par une foule de bouches trop petites. Un cinquième allongement jaillit du trou. Il se superposa aux autres et vint se replier sur le diaphragme4 de Gilliatt. La compression s'ajoutait à l'anxiété; Gilliatt pouvait à peine respirer. Ces lanières, pointues à leur extrémité, allaient s'élargissant comme des lames d'épée vers la poignée. Toutes les cinq appartenaient évidemment au même centre. Elles marchaient et rampaient sur Gilliatt. Il sentait se déplacer ces pressions obscures qui lui semblaient être des bouches.Brusquement une large viscosité5 ronde et plate sortit de dessous la crevasse. C'était le centre; les cinq lanières s'y rattachaient comme des rayons à un moyeu6; on distinguait au côté opposé de ce disque immonde le commencement de trois autres tentacules, restés sous l'enfoncement du rocher. Au milieu de cette viscosité il y avait deux yeux qui regardaient. Ces yeux voyaient Gilliatt. Gilliatt reconnut la pieuvre. |

1. Vrille : outil formé d’une tige métallique servant à percer le bois.
2. Ligature : lien permettant d’attacher, de comprimer.
3. Paroxysme : degré extrême, très forte intensité.
4. Diaphragme : muscle large et mince entre le thorax et l’abdomen.
5. Viscosité : état de ce qui est visqueux, gluant.
6. Moyeu : partie centrale d’une roue.

Commentaire :

On attend :

• une introduction situant le document et annonçant un plan de commentaire qui intègre le parcours de lecture proposé ;
• un développement étayé d’analyses précises du texte, s’appuyant sur des citations précises et construisant une réelle interprétation ;

• au moins deux éléments d’interprétation proposés dans chaque partie ; • une brève conclusion ;

Pistes de correction :

• La tension dramatique d’une scène romanesque :

Un environnement hostile : un espace obscur et inquiétant, territoire de la pieuvre, son antre ;
La découverte progressive de l’ennemi :
- De l’indéfini « quelque chose », « cela », jusqu’à la reconnaissance finale : « Gilliatt reconnut la pieuvre ».

- Description morcelée de la bête, effets de loupe : « la pointe », « la ligature » « une deuxième lanière »...
- Construction énumérative : « Une deuxième lanière », « Une troisième lanière », « une quatrième ligature », « Un cinquième allongement jaillit du trou ». Apparition du tentacule marquée par un changement de paragraphe.

La brutalité du combat :
- L’attaque se produit par étapes qui morcellent et meurtrissent tour à tour le corps de Gilliatt : « le bras », «poitrine », « poignet », « coude »...
- Caractère brutal des attaques : indicateurs temporels et répétition : « Tout à coup », « En moins d’une seconde » et verbes traduisant une action rapide : « saisir »
« jaillit », « sortit ».
-Combat inégal, la pieuvre prend la dimension d’une armée : À la solitude de Gilliatt répondent les pluriels évoquant le corps de la pieuvre : « d’innombrables lèvres »,
« quantité de points » « une foule de bouches ». On note également le lexique des armes : « couteau », « une flèche », « des lames d’épées ». La pieuvre s’avère un ennemi redoutable et stratège.

• L’expression de l’angoisse et de l’horreur suscitées par la pieuvre : 3

L’impuissance de Gilliatt ou l’angoisse partagée du lecteur : il est objet : « tâta Gilliatt », « Elle lécha épouvantablement le torse nu de Gilliatt »..., « désespéré », « comme cloué »

- Sentiment général d’oppression, partagé par le lecteur : « la compression » ; répétition du terme « pression » ; « pouvait à peine respirer » : se dessine la proximité de la mort (aspiration et asphyxie par le monstre).
- La pieuvre semble être dotée d’armes multiples alors que Giliatt ne possède qu’un couteau. Ses attaques sont intrusives : « elle s’appliqua sur sa peau »,

« enfoncements », « collées à sa chair »,...

« L’horreur indescriptible »,:
- Le lexique de l’horreur : « l’horreur indescriptible », « épouvantablement »,
« affreuse et bizarre douleur », « horribles » ;
- Le choix d’un point de vue interne dominant dans le passage ;
- Des descriptions liées à l’évocation des sensations, accumulation d’attributs :
« mince, âpre, glacé, gluant et vivant ». Vocabulaire péjoratif, inspirant le dégoût :
« viscosité », « gluant ». Insistance sur le toucher.
- La prégnance de l’indétermination : « quelque chose », « indescriptible », « on ne sait quelle » ;
- La nécessité de recourir à de nombreuses comparaisons et métaphores pour décrire l’attaquant et exprimer la douleur de Gilliatt : image de l’instrument de torture (« courroie », « vrille »),

Le triomphe de la monstruosité :

- La pieuvre se révèle un être qui relève à la fois de la machine et du vivant :
« pression d’une courroie, poussée d’une vrille », « comme des rayons à un moyeu », « gluant et vivant » ;
- C’est aussi une figure vampirique : « d’innombrables lèvres collées à sa chair, cherchaient à lui boire le sang », et anthropophage : « si l’on se sentait avalé à la fois par une foule de bouches trop petites » ;